

PAUL VERCHÈRES

Le fantôme du château



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-070

Le fantôme du château

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 594 : version 1.0

Le fantôme du château

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Paul Verchères était installé confortablement devant son bureau à POLICE JOURNAL.

Il était à dépouiller son courrier du matin.

Soudain une enveloppe attira son attention.

— Tiens, tiens, se dit-il, une lettre de Sainte-Adèle ? Mais je ne connais personne par là... voyons ce que c'est.

Il déchira le bout de l'enveloppe, tout en ayant soin de ne pas abîmer le timbre, car le journaliste les empilait dans un des coins de son tiroir, pour ensuite les remettre à une institution de charité.

Il déplia la lettre et lut :

Monsieur Paul Verchères,
a/s de Police Journal,
Montréal.

Cher monsieur :

Chaque semaine, je lis avec beaucoup d'intérêt les merveilleuses aventures de votre cousin Guy Verchères, l'Arsène Lupin canadien, la terreur, de policiers et l'épouvante des bandits.

Je suis persuadé, que si vous mettez votre cousin au courant des incidents qui se sont déroulés chez moi depuis quelque temps, il n'hésitera pas à venir à mon secours.

Malheureusement, je ne peux promettre à monsieur Verchères de le récompenser généreusement, car je ne suis qu'un pauvre homme, élevant une famille de six enfants mais il peut être persuadé qu'il n'aura pas affaire à des ingrats.

Voici donc, en quelques mots, les incidents plutôt étranges, qui me font recourir au service de votre cousin.

Chaque été, j'amène ma famille dans les Laurentides, où nous passons les mois de juillet et d'août. Nous demeurons dans une sorte de vieux châteaux qu'un de mes grands oncles m'a

laissé en héritage.

Or, il y a autour de cette demeure, une légende qui dit que le château est hanté. Je commençais à croire cette rumeur fausse, car depuis ces trois dernières années, rien d'anormal ne s'est déroulé.

Or, voici que la semaine dernière, mon voisin, un dénommé Jules Vertal, qui s'est construit une maison près de la mienne, l'automne dernier, m'assure avoir vu une lumière étrange briller dans le jardin.

Je ne voulus point croire les avancements de Vertal, mais le lendemain soir, je guettai moi-même et j'aperçus à mon tour une lumière qui semblait vaciller et qui disparut tout à coup dans la terre.

Depuis ce temps-là, il s'est produit divers phénomènes du même genre. Je n'en ai point parlé aux autres membres de ma famille de peur de les effrayer, mais je suis très inquiet.

Si votre cousin consent à répondre à mon appel, je le présenterai à ma famille comme un de mes bons amis.

Vous remerciant à l'avance de l'attention que
vous attacherez à ma lettre, je demeure,
Votre tout dévoué
Raoul Dupont.

– C'est aussi long qu'un roman, se dit Paul Verchères... tiens, il y a un post-scriptum.

Il lut de nouveau :

P.-S. : Si vous désirez accompagner votre cousin, vous êtes le bienvenu. Je suis certain que cette histoire de fantôme ferait un roman palpitant pour les lecteurs de POLICE JOURNAL.

Paul Verchères replia la lettre et la mit dans sa poche.

– Ça m'a l'air très intéressant, je vais en parler à Guy dès ce soir.

À sept heures, Paul rencontrait son cousin et lui montrait l'étrange missive qu'il avait reçue.

– Et voilà mon vieux, on te demande encore de te dévouer pour la société. Te sens-tu capable de refuser ?

— Franchement, Paul, c'est très difficile. Il y a peut-être un drame qui se prépare derrière cette histoire de fantômes. Je crois que je vais me rendre à Sainte-Adèle.

— Alors je t'accompagne.

— Tu vas écrire à monsieur Dupont et dis-lui que nous arriverons après-demain. Nous nous appellerons Pilon au lieu de Verchères ; entendu ? Paul Pilon et Guy Pilon.

— C'est entendu, je vais écrire dès ce soir.

Deux jours plus tard, on pouvait voir l'Arsène Lupin canadien accompagné de son inséparable cousin monter à bord du train se dirigeant vers les Laurentides.

II

– Sainte-Adèle next.

Paul Verchères se leva, prit les deux valises et se dirigea vers la sortie, suivi de son cousin.

L'allure du train ralentit peu à peu, puis on entendit le grincement des freins et le lourd véhicule s'immobilisa.

Les deux cousins descendirent.

Ils regardèrent autour d'eux. Monsieur Dupont était supposé venir à leur rencontre.

Tout à coup, ils aperçurent un homme d'une quarantaine d'années se dirigeant vers eux.

– Messieurs Pilon, je suppose ?

– Oui, monsieur, répondit le journaliste.

– Je suis Raoul Dupont.

Les trois hommes se serrèrent la main.

– Lequel de vous deux est notre Arsène

Lupin ? demanda Dupont.

— On me surnomme ainsi, fit Guy en s'inclinant humblement.

— Je ne sais comment vous remercier, messieurs.

— N'en parlons plus, dit Guy, et n'oubliez pas, nous sommes Paul et Guy Pilon.

— N'ayez crainte, je m'en souviendrai.

L'homme se dirigea vers une porte de calèche qui attendait au bord de la route.

— Je n'ai pas le moyen de me payer une automobile, mais je me suis acheté cette voiture et ce cheval. C'est très commode.

Les trois hommes s'installèrent sur la banquette d'avant et la jument partit au trot.

— On se croirait à la montagne, dit Paul.

— Vous ne vous faites pas trop brasser ? demanda Dupont.

— Oh non, nous sommes très bien.

Un court silence s'établit.

Guy Verchères prit la parole.

– Y a-t-il eu d'autres manifestations depuis que vous nous avez écrit ?

– Oui, répondit Dupont en donnant un léger coup de fouet sur le flanc du cheval, justement hier soir, vers minuit, j'ai aperçu deux ombres, c'est-à-dire, c'était quelque chose d'indécis, de blanc.

– Cette apparition a duré longtemps ?

– Deux minutes au plus. C'est disparu comme par enchantement.

– Vous ne croyez pas aux fantômes ? demanda Paul.

– Non, mais vous avouerez comme moi, que cela commence à être bien inquiétant.

– Monsieur Dupont, dit Guy, les fantômes n'existent pas. Je suis persuadé que je saurai bien trouver la clef de ce mystère. Lorsque vous êtes arrivé à votre maison, cette année, vous n'avez rien trouvé d'anormal ?

– Si, la porte d'entrée que j'avais verrouillée l'automne dernier était entrouverte.

- Ah !
 - Mais il n'y avait rien de déplacé.
 - Quand vous êtes-vous aperçu des premières apparitions ?
 - Le lendemain, notre voisin, monsieur Vertal, m'a raconté qu'il avait vu une étrange lumière briller près de la clôture de mon jardin. Le lendemain, j'ai veillé, et j'ai vu moi-même cette sorte de lumière jaunâtre.
- Le cheval ralentit son trot. On arrivait près du vieux château de monsieur Dupont.
- Un dernier chemin de traverse, une route bordée de peupliers et l'on arriva en vue de la maison hantée.
- À vrai dire, le château, au milieu d'une solitude éternelle, entouré du mystère de l'obscurité, dressant dans le ciel ses multiples tourelles, n'offrait rien de rassurant à l'étranger.
- Ces pierres dont l'ensemble figurait un château comme on en voit encore plusieurs en France, mais de lignes beaucoup plus restreintes, plus dégagées, ces pierres noircies par les

intempéries, mais insensible au siècle, impressionnaient vivement les deux Verchères qui venaient de quitter la métropole, où tout est surface et sans poésie.

Les trois étages qui componaient le château n'étaient pas tous occupés. Seul le premier étage servait d'habitation.

Les trois étages supérieurs où l'on accédait par de vastes escaliers de pierre avaient été complètement négligés et les chauves-souris en étaient les uniques locataires.

Dupont arrêta sa voiture, aida les deux Verchères à en descendre et alla remiser son cheval dans une vieille écurie qui se dressait à gauche du château.

D'un coup d'œil, Guy embrassa le paysage. À environ 300 pieds du château, un peu à droite, on pouvait apercevoir une petite maisonnette que la terreur des bandits jugea être la demeure de Jules Vertal.

Dupont revint, fit un signe aux Verchères et se dirigea vers l'entrée principale du vieux château.

III

— Hé, ma femme, viens ici, que je te présente mes deux amis.

Une grosse femme, devant peser environ 180 livres, s'avança au devant des visiteurs, le tablier accroché au ventre.

Monsieur Dupont fit les présentations.

Puis il fit passer les deux cousins dans un appartement qu'on pouvait à la rigueur appelé un salon.

Dans un large fauteuil Morris, au fond du salon, un homme d'une soixante d'années leva les yeux de sur son journal en voyant entrer les trois hommes.

— Tiens Joseph, fit monsieur Dupont, je te présente deux de mes bons amis, messieurs Guy et Paul Pilon.

L'homme avait pour nom Joseph Lebœuf.

C'était un cousin éloigné de madame Dupont.

— Vous passez vos vacances ici ? demanda Paul.

— Quelques jours du moins.

— Vous aimez l'endroit ?

— Ce n'est pas mal, mais Raoul vous a-t-il raconté...

— Oui, dit Dupont, je leur ai parlé des fantômes.

— C'est une des raisons qui m'a fait venir ici, dit Guy Verchères. Je suis à écrire un livre sur les légendes de notre province.

— Mais ici, reprit Lebœuf, ce n'est pas une légende. Les fantômes existent réellement.

— Vous croyez ?

— Je les ai vus. Raoul aussi d'ailleurs.

— Il n'y a personne qui vit en haut ? demanda Guy Verchères.

— Non, d'ailleurs ce n'est pas habitable. Comme vous avez dû vous en apercevoir, ça sent terriblement mauvais. Il doit y avoir quelques rats

de morts entre les murs.

— Pour en revenir aux fantômes, dit Guy, vous dites les avoir vus, monsieur Lebœuf ?

— Certainement, et c'est Raoul lui-même qui me les a montrés..

— Je vais certainement veiller ce soir afin de les voir, car cela m'intéresse au plus haut point.

— Vous connaissez la légende de mon château ?

— Mais non ? fit Guy, j'allais justement vous demander de la raconter.

Dupont s'intalla confortablement et commença :

— On raconte qu'il y a longtemps, la cour arrière de ce château était un cimetière.

— Un cimetière ?

— Oui. Un de mes ancêtres a été assassiné dans cette maison, il y a plus de cent ans. On aurait enterré son corps dans ce cimetière. On n'a jamais retrouvé le coupable. Or, la nuit l'on dit que cet ancêtre sort de son tombeau et emmène

avec lui plusieurs autres défunts. Ils se promènent dans le jardin et chantent des chants funèbres. C'est de là qu'est sortie la légende des fantômes.

— Vous n'avez jamais entendu de ces chants ? demanda Paul Verchères.

— Non. Les seules choses suspectes que nous avons vues sont les manifestations que je vous ai citées.

On entendit une voix venant de la cuisine.

— Raoul !

— Oui ma femme ?

— Si vous voulez vous approcher, le souper est prêt.

Les trois hommes se levèrent et se dirigèrent vers la cuisine.

Monsieur Dupont présenta le reste de sa famille aux deux Verchères.

Une jeune fille de dix-neuf ans du nom de Gisèle, une autre de seize ans, Rita, un garçon de quatorze ans, Jacques, et une autre jeune fille de sept ans, Pauline.

Toute la famille se mit à table et on mangea avec appétit le succulent repas préparé par l'excellent cordon bleu qu'était madame Dupont.

IV

Aussitôt le repas terminé, les hommes se retirèrent dans le salon pendant que les femmes lavèrent la vaisselle et que les enfants s'amusèrent avec leurs jouets.

Vers huit heures, on frappa à la porte d'entrée et monsieur Dupont s'en fut ouvrir.

Un homme d'une trentaine d'années, bien bâti, beau garçon, souhaita un bonsoir à tous.

Monsieur Dupont l'introduisit aux deux Verchères.

— Messieurs Paul et Guy Pilon, je vous présente mon voisin, Jules Vertal.

— Enchanté, messieurs.

Les trois hommes se serrèrent la main et l'on se mit à discuter de choses et d'autres.

Vers neuf heures, Gisèle Dupont proposa une partie de bridge.

— Vous jouez messieurs, demanda-t-elle au journaliste et à son cousin.

— Certainement.

Jules Vertal se leva.

— Je vais jouer avec vous, mademoiselle Gisèle. Nous sommes supposés être imbattables, annonça le jeune homme en souriant.

— C'est ce que nous allons voir, fit Guy. Les deux couples s'installèrent et la partie commença chaudement disputée.

— Rita, dit madame Dupont, prends le cabaret qui est là et va servir quelques verres de liqueurs, veux-tu ?

— Oui, maman.

La jeune fille sortit de l'appartement.

Monsieur Dupont suivait le jeu avec intérêt.

— Je vais à ma chambre chercher des cigares, annonça Joseph Lebœuf.

Il sortit et on entendit son pas s'éloigner dans le couloir.

Tout à coup, on entendit un cri terrible venant

de la cuisine.

Guy Verchères se leva et se précipita en vitesse vers l'endroit d'où le cri lui semblait être parvenu.

En entrant dans la cuisine, il aperçut la jeune Rita, blême, qui fixait la fenêtre d'un air étrange.

– Là, là, dit-elle.

– Qu'est-ce qu'il y a, fit Paul, qui accourait à son tour, suivi du reste de la famille.

– Quelque chose de terrible...

– Où ça ? fit Guy toujours calme.

– Dans la fenêtre... une figure...

Madame Dupont s'approcha :

– Tu es fatiguée, Rita, tu as cru voir, mais tu n'as rien vu.

– Non, maman, je suis certaine.

– Qu'est-ce qui se passe ici ? dit Lebœuf qui arrivait.

– Mademoiselle croit avoir vu une figure dans la fenêtre, répondit Paul Verchères.

— Mais voyons, c'est impossible, répondit Lebœuf, nous étions tous ici et la prochaine maison est à plus de deux milles.

Il se rapprocha de Guy. Il lui dit à l'oreille.

— Vous voyez, je ne me trompais pas... un fantôme.

— C'est ridicule.

Jules Vertal prit la parole :

— C'est peut-être mon domestique, Pierre ?

— Sort-il le soir ? demanda monsieur Dupont.

— Ce n'est pas son habitude, mais on ne sait jamais.

— Que diriez-vous si nous allions voir ? proposa Paul Verchères.

— Comme vous voudrez. Vous m'accompagnez ?

— Certainement. Tu viens avec nous, Guy ?

— Mais oui.

Les trois hommes sortirent et se dirigèrent vers la demeure de Vertal.

Ce dernier ouvrit la porte d'entrée. Seule une lumière veilleuse brillait dans l'obscurité.

Lentement les trois hommes montèrent à la chambre du domestique.

Vertal ouvrit la porte et on aperçut le domestique Pierre, dormant paisiblement dans son lit.

Les trois hommes descendirent sans faire de bruit et revinrent à la maison.

Le calme était revenu peu à peu chez les Dupont.

Cependant la jeune Rita avait refusé de se coucher, toujours épeurée par la figure qu'elle croyait avoir vue.

— Il faut que tu dormes, Rita, dit la mère.

— Je ne veux pas me coucher, j'ai peur. Je veux retourner en ville.

— Mais voyons, tu es folle, fit Dupont.

— Écoute, fit Gisèle en s'approchant de sa sœur, tu vas coucher dans ma chambre. Mon lit est assez grand pour deux.

Après quelques hésitations, Rita accepta et les deux jeunes filles s'en allèrent.

Les autres enfants étaient déjà couchés.

Madame Dupont se leva à son tour.

– Vous savez où se trouve votre chambre, messieurs ?

– Oui, répondit Paul, monsieur Dupont me l'a montrée.

– Alors vous allez m'excuser, mais je suis très fatiguée... Bonsoir, messieurs.

– Bonsoir, madame.

Il ne restait plus au salon que monsieur Dupont, les deux Verchères et Joseph Lebœuf. Ce dernier installé confortablement dans la chaise Morris dégustait son cigare.

Dupont aperçut les verres de liqueurs qui étaient restés intacts dans le cabaret.

– Servez-vous, messieurs.

Les trois hommes prirent un verre et Dupont alla porter le cabaret dans la cuisine.

– Que pensez-vous de cette apparition ?

demandea Dupont en revenant.

— C'est sans doute l'imagination de la petite, répondit Paul.

— L'imagination, l'imagination, bougonna Lebœuf, mais Rita n'est plus une enfant, elle a seize ans et puis elle est intelligente, elle sait ce qu'elle dit.

Guy Verchères s'était levé et arpenta la pièce de long en large.

— Avez-vous l'intention de veiller ce soir, pour voir les fantômes ? demanda Dupont.

— Certainement, répondit Guy.

— Eh bien, pas moi, dit Lebœuf en se levant. J'en ai assez de ces histoires de fantômes. Veillez si le cœur vous en dit, moi je vais me coucher.

— Bonsoir.

— Bonsoir, messieurs.

Lebœuf sortit laissant les deux Verchères avec leur hôte.

— Quel drôle de bonhomme, dit Paul Verchères.

Guy Verchères regarda sa montre.

– Onze heure, dit-il, à quelle heure le fantôme apparaît-il ?

– Vers onze heures et demie.

– Apparaît-il tous les soirs ?

– Non, de temps à autres seulement.

– Mais pour quelles raison, continua Dupont, une personne voudrait-elle nous faire peur ?

– Sans doute pour vous inciter à quitter le château, dit Guy.

– Mais pourquoi ?

– Ah ! voilà le secret.

Dunont se leva :

– Si vous voulez me suivre dans la cuisine, nous allons guetter à la fenêtre.

– Très bien.

– 10 –

Les trois hommes s'installèrent confortablement et commencèrent leur guet.

V

Le temps passait rapidement.

— Onze heures et demie, annonça Paul Verchères.

Tout à coup, Dupont dit :

— Tenez, regardez... voyez-vous près de la clôture, dans l'ancien cimetière... cette lumière ?

En effet, les deux cousins purent constater une lumière jaunâtre qui se mouvait lentement.

— Le fantôme, dit Dupont.

Soudain, la lumière s'éteignit et on vit une forme blanche, sans tête, remuer lentement, pour enfin disparaître.

— Attendez, dit Dupont, le fantôme peut reparaître. Ils attendirent une vingtaine de minutes, mais ils ne virent rien.

Guy Verchères se leva.

– Allons nous coucher. La nuit porte conseil.

Le lendemain matin, ils descendirent à la cuisine.

Dupont se rapprocha de l'ex-gentleman-cambrioleur :

– Et puis ? rien de nouveau ?

– Dites-moi, dit Guy, vous n'avez jamais rien découvert de suspect durant le jour ?

– Non, jamais.

– Alors, il va falloir attendre à ce soir.

– Qu'avez-vous l'intention de faire ?

– Surveiller de plus près le fantôme.

– Voulez-vous dire que vous allez veiller au dehors ?

– Parfaitement.

La conversation s'arrêta là, car Gisèle et Rita Dupont entraient dans la cuisine et venaient s'installer près de leur père.

Le reste du repas se termina en silence.

Comme monsieur Dupont allait sortir de la

cuisine, suivi des deux Verchères, Gisèle l'interpella ::

– Papa, puis-je te dire un mot ?

– Mais oui, qu'est-ce que c'est ?

Elle glissa quelques paroles à l'oreille de son père.

– Suis-nous au salon, dit Dupont, tu pourras parler devant ces messieurs, ils sont au courant.

Quand les quatre personnes furent bien installées, la jeune fille commença :

– Hier soir, lorsque je me suis couchée, Rita était encore bien effrayée. Elle m'obligea d'aller voir à la fenêtre, car elle avait peur de l'apparition qu'elle avait vue.

– Un instant, fit Guy, où est située votre chambre ?

– Près de la cuisine.

– Et où votre fenêtre donne-t-elle ?

– Sur la cour.

– Continuez.

La jeune fille reprit :

– Pour faire plaisir à ma sœur et pour la tranquilliser, je décidai d'aller jeter un coup d'œil à la fenêtre.

– Quelle heure était-il ? demanda Guy.

– Environ minuit moins le quart.

– Et avez-vous vu quelque chose à la fenêtre ?

– Oui, j'ai vu...

Et la jeune fille semblait hésiter :

– J'ai vu un fantôme.

Les trois hommes demeuraient silencieux.

Dupont rompit le silence.

– Nous avons vu la même chose que toi.

– Ah !

– Nous avons l'intention d'éclaircir cette affaire. Tu sais comme moi que les fantômes n'existent pas. Ce sont sans doute des farceurs.

– Je l'espère.

Soudain la porte d'entrée s'ouvrit et se referma.

— Qui est là, demanda Dupont.

On entendit un bruit de pas et Jules Vertal apparut :

Ils commencèrent à discuter des événements puis :

— Monsieur Pilon, fit soudain Vertal, ce soir, si vous voulez m'accompagner, j'ai l'intention de me rendre près de l'ancien cimetière et de veiller jusqu'à ce que l'apparition revienne.

— C'était aussi mon intention.

— Alors, je puis vous accompagner.

— Certainement. Mon cousin viendra avec nous. Trois, nous ne serons pas trop.

— Il faudra tenir notre projet caché, de peur d'effrayer les enfants de Dupont.

— Nous irons vous chercher vers onze heures et demie.

— C'est très bien. Je vous verrai auparavant, car j'irai jouer une partie de bridge dans la soirée.

— Entendu. À ce soir ?

— À ce soir.

Verchères revint vers le château.

— Tiens, mon cousin est sorti ? demanda-t-il entrant au salon.

— Oui, répondit Dupont, il est allé au village. Il veut se renseigner plus à fond à propos de la légende. Je l'ai envoyé voir le notaire de l'endroit.

Le reste de l'avant-midi, l'ex-gentleman-cambrioleur se livra à un curieux manège.

Profitant de ce que tout le monde était sorti, il alla à sa chambre et en ressortit avec une boule de cire.

Puis, il prit l'empreinte de la serrure de la porte principale du château.

Il enveloppa le morceau de cire dans un papier et alla le reporter à sa chambre.

Quelle était donc l'idée de l'Arsène Lupin canadien ?

Avait-il dressé un plan ?

À quoi lui servirait cette clef ?

VI

Vers trois heures de l'après-midi, Paul Verchères arriva du village.

Il sortit un journal de sa poche et le tendit à son cousin :

- Tiens, veux-tu lire les dernières nouvelles ?
- Merci bien.

Guy prit le journal et se plongea dans la lecture du quotidien.

En deuxième page, il lut en grosse lettre :

– MILLIONNAIRE DISPARU : on annonce la disparition du millionnaire John Baker. Il a été vu pour la dernière fois, il y a un mois, alors qu'il était en vacances à Sainte-Adèle. Une récompense de deux mille dollars est offerte à la personne qui pourra donner des renseignements pouvant amener la découverte du disparu.

- C'est regrettable, se dit Guy, que je sois déjà

occupé, je suis déjà à Sainte-Adèle et deux mille dollars, c'est tentant.

Mais ceux qui connaissent bien l'ex-gentleman-cambrioleur savent qu'il n'a qu'une parole.

Il avait promis de mener cette affaire à bien, il accomplirait sa promesse avant de se lancer dans de nouvelles aventures.

L'heure avançait rapidement et Verchères avait à peine terminé la lecture de son journal que déjà madame Dupont annonçait que le souper était servi.

L'heure propice approchait.

Verchères découvrirait-il quelque chose ?

VII

Après le repas, comme la veille, toute la famille se retira au salon.

Quelqu'un manquait cependant.

Aussitôt sorti de table, monsieur Lebœuf avait déclaré :

— Eh bien, mes enfants, je ne veillerai pas avec vous ce soir.

— Ah, pourquoi donc, avait demandé madame Dupont ?

— Eh bien, vois-tu ma chère nièce, j'ai attrapé un coup de soleil, cet après-midi, et cela me fatigue énormément... Alors j'ai décidai de me coucher.

— C'est bien mon oncle.

Et Lebœuf était monté à sa chambre.

Vers huit heures, Vertal arriva :

— Et puis, messieurs, demanda-t-il aux Verchères, on reprend notre partie de bridge.

— Certainement.

Les quatre hommes s'installèrent et la partie commença. Il était facile de voir que Dupont n'était pas de la force des trois autres.

À un certain moment, madame Dupont demanda à ses filles, tout comme la veille, d'aller dans la cuisine chercher des liqueurs pour les invités.

Gisèle sachant bien que sa jeune sœur Rita n'irait pas se dirigea vers la cuisine.

Au moment où elle pénétra dans le petit appartement, elle sentit près d'elle une présence inconnue.

Elle voulut crier, mais elle n'en eut pas le temps.

Elle sentit quelque chose s'abattre sur sa tête et elle tomba évanouie.

Dans le salon, la partie de cartes se continuait.

Les deux Verchères semblaient devoir

l'emporter haut la main.

Au bout de quelques minutes, madame Dupont voyant que sa fille ne revenait pas, se leva pour aller la trouver.

Comme elle avançait vers la cuisine, elle fut surprise de ne point voir de lumière.

Aussitôt, craintive, elle s'arrêta et appela son mari :

— Raoul ! Raoul !

— Qu'est-ce qu'il y a ? répondit la voix de l'homme.

— Viens ici, vite.

S'apercevant que quelque chose s'était passé, Verval et Verchères suivirent Dupont.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda monsieur Dupont.

Sa femme semblait énervée :

— J'ai envoyé Gisèle à la cuisine. Elle n'est pas revenue et la lumière est éteinte.

— Allons voir, fit Guy Verchères en prenant les devants. Il s'arrêta net, à la porte de la cuisine,

butant sur un corps.

Il étendit la main, rencontra le commutateur et tourna. La lumière apparut aussitôt.

– Mon Dieu ! cria madame Dupont. Gisèle !

La jeune fille semblait reprendre ses sens peu à peu.

Guy, aidé de son cousin et de Vertal ramena la jeune fille au salon.

Les enfants s'étaient éveillés au cri de leur mère et ils étaient tous rendus là.

Lebœuf, en robe de chambre et en pantoufles, s'était joint au groupe.

Dupont se pencha sur sa fille.

– Que s'est-il passé, Gisèle ? Tu t'es frappée ? Tu es tombée ?

La jeune fille répondit faiblement :

– Non... dans la cuisine... il y avait quelqu'un... une ombre...

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Il y avait quelqu'un de caché.

Les enfants entouraient leur mère, le plus jeune pleurait :

– Maman, j'ai peur... gros méchant...

– N'aie pas peur mon chou, papa va punir gros méchant.

Guy Verchères s'approcha de Gisèle :

– Avez-vous pu distinguer ?... Était-ce un être humain ?

– Je n'ai rien vu... il faisait noir... ce n'était qu'une ombre.

La jeune Rita criait comme une folle ;

– Je vous l'avais dit hier... vous ne m'aviez pas crue... je savais qu'il y avait quelqu'un... Je ne veux plus rester ici... je veux retourner à Montréal.

– Rita ! Tais-toi, dit le père. Tu ne sais pas ce que tu dis.

La jeune fille fondit en larmes.

Vertal s'approcha des deux Verchères.

– Venez avec moi, nous allons inspecter la maison.

Les trois hommes sortirent du salon.

Ils n'eurent pas à chercher longtemps pour savoir par où l'agresseur s'était sauvé.

La porte donnant sur le jardin était ouverte.

– Inutile d'aller plus loin, dit Vertal, nous ne retrouverons pas l'agresseur.

Guy Verchères ne semblait pas de cet avis, car il était rendu dans le jardin..

Tout à coup, il se retourna :

– L'homme ne s'est pas sauvé par ici. Il n'y a aucune trace de pas dans le jardin.

– Alors ?

– Il doit être encore dans la maison.

Ils continuèrent leurs recherches à l'intérieur.

Vertal s'arrêta devant l'escalier de pierre menant au deuxième.

– Regardez, ici, dans la poussière, il y a des traces de pas...

Guy Verchères s'approcha :

– Il y a deux pistes, une qui monte et l'autre

qui descend. L'agresseur n'est donc pas en haut.

— Vous avez raison.

Les trois hommes eurent beau chercher partout la maison. Ils ne trouvèrent pas d'autres traces de l'assaillant.

— Un vrai mystère, dit Paul.

— Alors, conclut Vertal, l'assaillant ne peut être que quelqu'un de la maison et nous étions tous au salon.

— Ce n'est pas nécessairement quelqu'un de la maison, reprit Guy, la personne a pu s'enfuir par la porte principale pendant que nous étions dans le jardin.

— À moins que ce ne soit un fantôme !

Les trois hommes se retournèrent au son de la voix.

Ils aperçurent Lebœuf qui venait justement d'entrer.

Guy Verchères ne jugea pas à propos de répondre et retourna dans le salon suivi des autres.

Les enfants étaient retournés se coucher.

Seules Gisèle et Rita veillaient avec leurs parents.

Cette dernière semblait s'être ressaisie et paraissait plus calme.

— Finissons notre partie, proposa Paul Verchères.

— Comme vous voudrez.

Les quatre hommes s'installèrent à nouveau et le jeu recommença.

La partie ne fut pas longue. Dupont et Vertal se firent battre à plate couture.

— Bon je vais me coucher, annonça Vertal. Bonsoir à tous.

Puis s'approchant de Guy Verchères, il lui glissa à l'oreille :

— Je vous attends vers onze heures et quart. Vous et votre cousin.

— Très bien.

— Bonsoir tout le monde.

— Bonsoir.

Lorsque Verval fut sorti, chacun alla à sa chambre pour prendre un repos bien mérité.

Mais le journaliste et son cousin ne semblaient pas disposés à dormir, car une demi-heure plus tard, sans que personne les entende, il sortaient du château et se dirigeaient vers la demeure de Verval.

L'instant tant attendu était enfin arrivé.

Ils allaient rendre visite au fantôme du château.

VIII

— Ah, vous voilà, dit Vertal, en les apercevant. Entrez, nous avons le temps.

Il offrit un fauteuil à ses visiteurs.

— Je suis allé visiter l'endroit cet après-midi, commença Vertal.

— Ah !

— À l'endroit approximatif où l'on a vu les apparitions se creuse un large fossé.

— Près de la clôture ?

— De l'autre côté de la clôture. Or, ce fossé est à sec.

— Je commence à comprendre, fit Paul.

— Nous pourrons nous cacher dedans.

— Quelle heure est-il ? demanda Guy.

— Onze heures dix.

Vertal se leva et alla dans un des coins de l'appartement pour prendre un fusil.

— Je l'ai emprunté à un ami en prévision de notre expédition.

— Je ne crois pas que vous en ayiez besoin, dit Guy au contraire, je crois plutôt que cela nuirait à notre marche.

Vertal semblait désappointé.

— D'ailleurs, j'ai mon revolver et je sais tirer.

Vertal sortit quelques instants et revint avec une grosse lampe de poche.

— Nous pouvons en avoir besoin.

— Alors vous êtes prêt ?

— Oui.

— Eh bien, partons.

Les trois hommes sortirent de la maison et se dirigèrent à l'arrière du château.

La nuit était sombre, la lune était cachée par un monceau de nuages.

— Tant mieux, dit Guy, on ne pourra pas nous

apercevoir.

Ils allaient silencieusement, en évitant de faire craquer les branches qui pourraient déceler leur présence.

Ils approchaient du fossé.

Ils se mirent à marcher presqu'en rampant.

— Nous sommes rendus, attention de ne pas tomber, recommanda Vertal.

Un par un, les trois hommes descendirent dans le fossé.

On ne les voyait plus du tout.

— Il ne reste plus qu'à attendre.

De temps à autre, une tête émergeait du trou, inspectait les lieux puis redescendait aussitôt.

— Il doit passer onze heures et demie, murmura Paul.

Ils attendirent encore longtemps.

Il ne viendra pas ce soir, dit Vertal.

Ils attendirent encore quelques minutes, puis décidèrent de s'en retourner.

Comme ils allaient sortir du fossé, Guy murmura :

– Vite couchez-vous.

En silence, les deux hommes s'étendirent à plat ventre dans le fossé.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– J'ai vu une petite lumière, à ma droite.

Ils fixèrent l'endroit, où l'ex-gentleman-cambrioleur avait semblé distinguer quelque chose.

– Tout à coup, une lumière apparut, comme si elle s'élevait du fossé.

– Ne remuez pas, commanda Guy.

Puis la lumière disparut à nouveau.

Soudain, au même endroit où la lumière était apparue, l'on vit une forme blanche s'élever.

Les trois hommes là virent distinctement, cette forme n'avait ni tête, ni bras. Un véritable fantôme.

Lentement, Guy sortit son revolver.

Le doigt sur la gâchette, il attendit encore quelques secondes, puis... il fit feu.

On vit distinctement le projectile traversé la forme blanche de part en part.

– Tu as bien visé, mon vieux, dit Paul.

La forme blanche était disparue.

– Si c'est un être humain, je l'ai certainement tué.

– On avance, dit Vertal.

– Attendons encore quelques secondes.

Ils firent comme Guy l'avait proposé.

– Allons-y maintenant.

Vertal alluma sa lampe de poche et les trois hommes se précipitèrent vers l'endroit où était disparu le spectre blanc.

– Mais... il n'y a rien... fit Paul.

Il n'y avait absolument rien. Pas une goutte de sang.

– Regardez, fit tout à coup Guy, on dirait des traces de pas.

En effet, on voyait nettement quelques pas imprimés dans la terre humide.

Ils suivirent la piste et se trouvèrent tout à coup vis-à-vis un grand trou, percé dans le roc.

Vertal éclaira l'intérieur, c'était une sorte de tunnel.

– Entrons-nous ?

– Entrons.

Guy prit la « flashlight » des mains de Vertal et s'avança, l'arme au poing.

Ils marchèrent environ deux minutes le dos courbé, puis tout à coup, ils se trouvèrent dans une sorte de caveau.

Ce caveau pouvait avoir dix pieds de hauteur. C'était une très grande salle.

En entrant quelque chose d'anormal frappa l'attention des trois hommes.

– Une chandelle... une chandelle allumée.

– Curieux, dit Guy, un fantôme qui a besoin de s'éclairer.

Ils firent une inspection minutieuse de la salle.

Ils ne trouvèrent rien d'autre chose d'intéressant.

— Tiens, il y a un autre tunnel, ici, dit Paul.

En effet, le tunnel se continuait à l'autre bout de la salle.

— Allons-y, dit Guy, cela doit mener quelque part.

Les trois hommes partirent à nouveau.

Quelques secondes plus tard, ils se trouvaient de nouveau à l'air libre.

— Où sommes-nous ? demanda Guy.

— Dans le cimetière, répondit Vertal.

— Alors, notre supposé fantôme est sorti par ici, nous ne pouvons en douter.

— Que fait-on maintenant, demanda Paul.

— Il ne reste qu'une chose à faire, répondit Guy, c'est d'aller se coucher.

Sur le chemin du retour, Vertal commença :

— Il y a une chose que je ne comprends pas.

— Quoi donc ?

– Comment se fait-il qu'on n'aie pas blessé le fantôme.

Guy Verchères réfléchit durant quelques secondes.

– Je ne vois qu'une réponse. L'homme... ou la femme, n'était pas dans le drap.

– Que voulez-vous dire ?

– Qu'il devait tenir le drap au bout d'un bâton.

– C'est une idée, dit Paul, je n'aurais pas pensé à cela.

Ils étaient rendus à la maison de Vertal.

Ils échangèrent des souhaits de bonne nuit et les deux Verchères retournèrent au château.

Lorsqu'ils furent au lit, Paul dit à son cousin :

– Avec tout cela, nous ne sommes guère plus avancés.

– Pardon, répondit Guy, nous avons la certitude d'avoir affaire à un être humain comme nous.

– En as-tu douté ?

– Non, car je ne crois pas aux fantômes. Il y eut un moment de silence, puis l'Arsène Lupin canadien reprit :

– J'en reviens à ma première idée. On veut forcer les Dupont à quitter le château. Mais pourquoi ?

– Ah, voilà le clef de toute l'affaire.

– Et qui, qui est le fantôme ?

– Je ne peux te répondre, immédiatement.

– Soupçones-tu quelqu'un ?

– Oui, mais tu me connais, j'accuse lorsque j'ai des preuves.

– Que comptes-tu faire ?

– Jouer le jeu du fantôme et lui tendre un piège.

– Ah, comment ?

– Je te le dirai demain matin. Bonsoir.

IX

Le lendemain matin, aussitôt le déjeuner terminé, Guy Verchères amena monsieur Dupont au salon.

— Votre cousin est sorti ? demanda ce dernier.

— Oui, je l'ai envoyé en mission. Il reviendra ce soir.

Verchères garda un instant de silence puis reprit en regardant Dupont dans le blanc des yeux :

— Monsieur Dupont, j'ai décidé de mettre la main sur le fantôme.

— Ah, vous le connaissez donc ?

Verchères ne répondit pas directement à la question de Dupont. Il continua :

— Il va falloir que vous retourniez à Montréal avec votre famille.

- Mais pourquoi donc ?
 - Tout d'abord, vos enfants sont effrayés et ensuite il faut que le château soit vide pour que mon plan réussisse.
 - Qu'avez-vous donc l'intention de faire ?
 - J'ai un plan et je préfère ne pas le révéler.
 - Ah bon ! Eh bien, nous quitterons le château. D'ailleurs, comme vous dites, les enfants seront contents de retourner à Montréal et puis nous sommes déjà rendus au milieu d'août.
 - Maintenant, voici la partie la plus importante de mon plan. Demain, mon cousin et moi, nous quitterons le château avant vous. Il faut que tout le monde sache que nous ne sommes pas supposés revenir.
 - Oh, vous pouvez compter sur moi. Je sais garder le secret.
- Une heure plus tard, Dupont annonçait à sa femme que ses amis allaient le quitter.
- Tu ne crois pas, ajouta-t-il, que nous devrions nous aussi partir ?

— Franchement, mon vieux, je n'en serais pas fâchée. Les événements qui se sont déroulés ici depuis quelques temps ont rendu les enfants nerveux.

— Alors, quand partons-nous ?

— Le plus tôt possible. Le temps de faire nos bagages.

— Alors demain ?

— C'est entendu.

Les enfants sautaient de joie quand ils surent la bonne nouvelle.

L'oncle Lebœuf n'était pas fâché lui aussi de quitter les lieux, qu'il disait hantés par le fantôme du château.

Tant qu'à Vertal, il parut surpris de la nouvelle du départ. Le lendemain matin, aussitôt le déjeuner terminé, Guy Verchères amena monsieur Dupont au salon.

— Votre cousin est sorti ? demanda ce dernier.

— Oui, je l'ai envoyé en mission. Il reviendra ce soir. "Verchères garda un instant de silence

puis reprit en regardant Dupont dans le blanc des yeux :

— Monsieur Dupont, j'ai décidé de mettre la main sur

le fantôme.

— Ah, vous le connaissez donc ?

Verchères ne répondit pas directement à la question de

Dupont. Il continua :

falloir reniez à Montréal avec

,

Verchères ne répondit pas. Il continua : — Il va falloir que vous retourniez à Montréal avec

votre famille.

j-i * —

voire n'aille... d ? ffravés et ensuite il

-££ £ ^ «^» Vn-rtl'''isse-

•"5SSS'=HS---

1 al un V ^ bien. nous ^u^er : ;ront conten leurs,

tourner à Montréal et puis nous sommer déjà rendus au milieu d'août.

— Maintenant, voici la partie la plus importante de mon plan. Demain, mon cousin et moi, nous quitterons le château avant vous. Il faut que tout le monde sache que nous ne sommes pas supposés revenir.

— Oh, vous pouvez compter sur moi. Je sais garder le .secret.

Une heure plus tard, Dupont annonçait à sa femme que ses amis allaient le quitter.

— Tu ne crois pas. ajouta-t-il, que nous devrions nous aussi partir ? ,

— .Franchement, mon vieux, je n'en serais pas[^]fâchée. |L/e» événements qui se sont déroulés ici depuis quelques temps ont rendu les enfants nerveux-

— Alors, quand partons-nous ?

— Le plus tôt possible. Le temps de faire nos bagages.

— Alors demain ?

— C'est entendu.

Les enfants sautaient de joie quand ils surent la bonne nouvelle.

L'oncle Lébœuf n'était pas fâché lui aussi de quitter ces lieux, qu'il disait hantés par le fantôme du château.

Tant qu'à Vertal, il parut surpris de la nouvelle du départ.

— Puisque tout le monde part, dit-il à Guy Verchères durant l'après-midi, je ne sais pas si je resterai encore longtemps.

— Ah, pourquoi donc ?

— Il y a peut-être un meurtrier ou un fou aux alentours et ce n'est guère rassurant pour moi.

Vers trois heures, Guy quitta le château en assurant à monsieur Dupont qu'il serait de retour avant la nuit.

Quelques heures plus tard, l'ex-gentleman-cambrioleur faisait son entrée dans le bureau de Théo Belœil, chef de l'escouade provinciale des homicides.

– Tiens, c'est toi, Verchères, dit le gros homme, qu'est-ce qui t'amène encore par ici.

– Bonjour Théo. Beaucoup d'ouvrage ?

– Trop.

– Je vois que tu es toujours paresseux.

Laisse les compliments et dis-moi ce que tu veux.

– Je veux que tu viennes mettre la main sur un fantôme.

– Un fantôme ?... Es-tu sûr d'être tout à toi, Guy ?

Verchères lui fit un récit détaillé de ce qui s'était passé au château des Dupont.

– Et maintenant, qu'est-ce que tu veux faire ?

– Je suis certain que la personne qui s'amuse à jouer au fantôme est un malfaiteur. Il cherche à éloigner les Dupont du château.

– Et les Dupont partent demain ?

– Oui. Donc le supposé fantôme pourra accomplir son travail à son aise. C'est alors que nous devrions le surveiller.

– Et si ce n'est qu'un vulgaire farceur ?

– Tu en seras quitte pour ton dérangement.

Mais je suis persuadé du contraire.

Le gros Belœil semblait content. Il allait pouvoir, peut-être, ajouter une autre victoire à son crédit, sans trop travailler.

– Que crois-tu que cet homme cherche ? demanda-t-il.

– Quelque chose de caché dans le château, probablement, vu que les portes de la demeure de ce dernier n'étaient pas verrouillées lorsqu'il arriva.

Les deux hommes dressèrent un plan.

Il fut entendu, que vers cinq heures, quelques détectives, sous les ordres personnels de Théo Belœil, se rendraient à Sainte-Adèle, le lendemain.

Verchères quitta le bureau du chef, satisfait de son voyage et retourna au château.

Son cousin était arrivé.

– Tu as la clef ? demanda Guy.

Le journaliste lui remit la clef du château, qu'il avait fait faire, d'après l'empreinte de cire que son cousin avait relevé.

Le calme semblait être revenu chez les Dupont.

Les enfants étaient plus gais.

Les filles aidaient leur mère, à faire les derniers préparatifs du départ.

Comme à l'ordinaire, Jules Vertal vint faire sa petite visite.

— C'est regrettable, dit-il, que vous partiez demain. Vous étiez des compagnons charmants. Je n'oublierai pas les bonnes parties de bridge que nous avons jouées ensemble.

Gisèle semblait soucieuse. Vertal s'approcha d'elle.

— Vous ne semblez pas heureuse, mademoiselle Gisèle.

La jeune fille ne répondit pas.

— Est-ce parce que vous quittez le château de vos ancêtres ?

— Oh non, je suis contente de quitter cette maison de malheur.

Tout à coup, Vertal se leva et offrit son bras à la jeune fille.

— Que diriez-vous, si nous allions nous promener sur le bord de la route. Gisèle sourit :

— Ça me fait bien plaisir. Le temps de passer un manteau et je reviens.

— Vous nous excuserez bien, dit Vertal aux autres, nous ne serons pas longtemps.

— Allez, allez, dit Dupont.

Puis, s'approchant du jeune homme, il lui glissa à l'oreille :

— Soyez prudent... on ne sait jamais.

— N'ayez crainte, monsieur Dupont.

Gisèle revint et le jeune couple sortit bras dessus, bras dessous.

— C'est un charmant jeune homme, fit Dupont.

— Je crois que Gisèle en pince un peu pour lui, remarqua sa femme... mais je ne suis pas fâchée, tu sais... elle a dix-neuf ans.

La lune était belle, les étoiles brillaient au firmament. C'était une nuit romantique propice aux amoureux.

Gisèle et Jules Vertal n'avaient pas prononcé un mot depuis qu'ils avaient quitté le château.

Le jeune homme rompit le silence.

– Ce qui me fait le plus de peine, mademoiselle Gisèle, c'est de savoir que je ne vous verrai plus.

– Vrai ?

– Je ne vous connais que depuis un mois, mais déjà, vous ne m'êtes pas indifférente.

– Je suis heureuse que vous me disiez ça, Jules.

– Ah, pourquoi ?

– Vous me demandiez tout à l'heure, pourquoi je paissais soucieuse ?

– Eh bien ?

– C'est parce que je devrai vous quitter.

Vertal prit la main de la jeune fille dans la sienne :

- Nous quitter est un vilain mot, Gisèle...
- Que voulez-vous dire ?
- Lorsque je serai de retour à Montréal, je pourrai vous rendre visite.
- Oh, avec plaisir... Jules.
- Entre temps, nous pourrons nous écrire.

Vertal s'arrêta. Lentement, il mit son bras autour des épaules de la jeune fille.

- Gisèle !
- Oui, Jules.
- Je vous aime.
- Mon cher Jules.

La tête du jeune homme se baissa peu à peu, ses lèvres rencontrèrent celles de la jeune fille et ils s'entreignirent en un seul baiser.

Une demi-heure plus tard, le couple était de retour au château.

Vertal ne rentra qu'un instant pour souhaiter bonsoir au reste de la famille et retourna chez lui.

Au salon, il ne restait que monsieur Dupont et

les deux Verchères.

Guy dit aux deux hommes :

– J'ai l'intention de veiller encore un peu à la cuisine ce soir.

– Pourquoi donc ?

– Si mon plan a réussi, le supposé fantôme ne reviendra pas. Il sait que demain le château sera vide et qu'il pourra à son aise accomplir ce qu'il désire.

– Je veille avec toi, dit Paul.

– Moi aussi, fit Dupont. J'ai hâte de savoir si votre stratagème est bon.

À onze heures, les trois hommes s'installèrent à la fenêtre de la cuisine.

À une heure du matin, ils décidèrent d'aller se coucher. Leurs figures semblaient refléter la victoire.

Le fantôme n'était pas apparu.

X

Le lendemain matin, vers dix heures, les deux Verchères descendirent leurs malles.

- Vous partez déjà, leur demanda Dupont.
- Eh oui, nous prenons le train de onze heures.

Toute la famille vint souhaiter bon voyage aux deux hommes.

Avant de prendre le chemin de la gare, ils passèrent saluer monsieur Vertal.

- Votre séjour n'a pas été long, remarqua ce dernier.
- Que voulez-vous, dit Paul, nous n'avons qu'une semaine de vacances. J'aurais bien aimé rester plus longtemps, car cette histoire de fantôme m'intéresse au plus haut point.

– Eh bien moi, fit Vertal, je vous avoue qu'elle ne m'intéresse plus du tout. Maintenant que je sais que je serai seul, je me sens moins brave.

— Mais votre domestique est là !
— Oh ! Pierre, c'est un peureux, il n'est d'aucune utilité dans ces cas-là.

L'heure avançait et les deux Verchères durent quitter leur ami.

Monsieur Dupont vint les reconduire jusqu'à la gare.

Mais lorsque le train partit, ni Paul, ni Guy Verchères n'étaient à bord.

Au château des Dupont, la confusion était à son comble. Des enfants criaient, un autre chantait, le plus jeune pleurait.

Dupont cria à tous :

— Dépêchez-vous, nous devions partir dans cinq minutes, sans ça, on va manquer le train.

Les enfants se poussaillèrent à qui mieux mieux, se tassèrent parmi les bagages et, quelques secondes plus tard, la vieille voiture s'ébranlait en faisant grincer ses vieilles roues pas assez graissées.

Le château des Dupont était à la merci des

fantômes.

Au village, un camion de la voirie, rempli d'hommes s'arrêta devant l'un des principaux restaurants de Sainte-Adèle.

Le chauffeur descendit, suivi d'un gros homme en salopettes, qui ressemblait étrangement à Théo Belœil.

Ils entrèrent dans le restaurant et regardèrent, autour d'eux.

Dans une petite cabine, les deux Verchères étaient installé.

Belœil, car c'était bien lui, s'approcha d'eux.

— Pardon messieurs, je voudrais un renseignement.

— Asseyez-vous, dit Paul, que voulez-vous savoir ?

Belœil se tourna vers son compagnon.

— Hé Jos, prends-tu une liqueur ? Nous avons bien le temps.

L'homme fit signe que oui et vint s'asseoir avec les trois autres.

– Deux bières d'épinette, dit Belœil à la « waitress ».

– Bien monsieur.

Aussitôt qu'ils furent servis et que la jeune fille se fut éloignée, Belœil se pencha vers Guy Verchères

– Alors, tout marche à merveille ?

– Tout va bien.

– Les Dupont sont partis ?

– Ils ont pris le train, il y a environ cinq minutes.

– Donc le château est vide ?

– OUI.

Verchères se pencha encore plus près.

– Voici ce que nous allons faire. Lorsque nous serons rendus à proximité du château, le camion s'arrêtera brusquement. Le chauffeur sortira et ira regarder dans le moteur. Au bout de quelques minutes, en se dissimulant le plus possible, nous sortirons du camion. Vous ferez cerner le château par vos hommes.

- Entendu.
- Je pénétrerai à l'intérieur. Je me suis fait fabriquer une fausse clef.
- Vous entrerez seul ?
- Oui, je préférerais, au cas d'imprévu. Il est inutile d'exposer vos hommes.

Les quatre hommes se levèrent. Paul Verchères dit à haute voix :

– Ça ne nous dérange pas du tout, nous allons vous montrer la route.

Ils sortirent du restaurant et montèrent dans le camion.

Lentement, le lourd véhicule démarra et prit la route qui menait au château,

Le fantôme tomberait-il dans le piège dressé par l'ex-gentleman-cambrioleur ?

Et qui est ce supposé fantôme ?

XI

À quatre heures et vingt, un lourd camion s'arrêtait non loin du château Dupont.

Le chauffeur descendit et inspecta le radiateur.

Sa voiture semblait en panne et il ne pouvait trouver le trouble.

Mais pendant qu'il se livrait à cette minutieuse inspection, un homme puis deux puis d'autres descendirent de l'arrière du camion.

Lentement, ils se mirent presqu'à ramper en se dirigeant vers le château

Ils formèrent un cercle, entourant la demeure de tous côtés.

Guy Verchères s'approcha de Belœil.

– Tout va bien ?

– Oui.

– Tes hommes ont bien compris les

instructions ?

- N'aie pas peur.
- Alors je vais entrer.
- Sois prudent.

Belœil serra la main de son compagnon.

- Bonne chance.
- Merci.

Verchères s'éloigna de quelques pas, puis revint vers le gros Théo.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demanda ce dernier.
- Si vous entendez un coup de feu, n'hésitez pas, entrez.
- Très bien.

Verchères s'avança vers la porte principale du château.

D'une main, il tenait son revolver, prêt à tirer.

De l'autre, il avait la clef du château.

Lentement, il monta le court escalier.

Belœil et ses hommes observaient en silence le courageux Arsène Lupin canadien.

Verchères mit la main sur la poignée de la porte et se prépara à entrer sa clef dans la serrure.

Mais la porte s'ouvrit d'elle-même.

Elle n'était pas fermée à clef.

– Notre homme est certainement en dedans, se dit Guy, car je suis certain que Dupont avait barré cette porte.

Verchères pénétra dans le vestibule.

Tout à coup, il aperçut une ombre.

– Qui est là ? demanda quelqu'un.

Verchères reconnut la voix de Jules Vertal.

Ce dernier s'était approché et il reconnut l'ex-gentleman-cambrioleur.

– J'ai oublié quelque chose, lui dit Verchères.

– Eh bien, vous arrivez à temps.

– Comment cela ?

– Il y a quelqu'un en haut.

– En haut ?

– Oui.

Et Vertal expliqua ;

– J'étais chez moi, assis dans la fenêtre, tout à coup, je vis une lumière, dans la petite lucarne, au deuxième étage.

– Une lumière ?

– Probablement une lampe de poche.

– Alors vous êtes venu ?

– Oui, j'ai pris mon fusil et je m'approchai du château.

– Comment avez-vous fait pour entrer ?

– La porte n'était pas fermée à clef.

Tout à coup, les deux hommes s'arrêtèrent.

Ils entendaient marcher au dessus de leur tête.

– Je vais dire comme vous, fit Guy, il y a quelqu'un.

– Nous allons voir ?

– Allons-y

Vertal passa le premier.

Verchères le suivait, revolver au poing.

Ils montèrent lentement l'escalier de pierre.

En haut, le bruit avait subitement cessé.

Plus ils montaient, plus une odeur nauséabonde prenait les deux hommes aux narines.

Ils mirent le pied sur le deuxième plancher.

Il n'y avait personne.

— Curieux, dit Vertal, je n'ai pourtant pas rêvé.

— Moi non plus, approuva Guy.

Vertal montra une lucarne du doigt.

— C'est là que j'ai vu la lumière.

Les deux hommes s'avancèrent près de la fenêtre.

Ils ne virent aucune trace de pas.

— Très curieux, répéta Guy.

Tout à coup, Verchères aperçut une corde qui pendait du plafond.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il s'approcha. C'était une échelle de corde qui permettait de monter au troisième plancher.

— Notre homme est peut-être en haut ? murmura Guy.

- Peut-être.
 - Alors, montions,
 - Vous allez être obligé de monter seul, fit Verval, je n'ai jamais pu grimper dans ces sortes d'échelles... le vertige.
 - C'est très bien, j'y vais.
 - Faites attention.
 - Vous restez ici ?
 - Oui.
 - Votre fusil est chargé ?
 - Oui.
 - Alors, préparez-vous à tirer, s'il arrive quelque chose.
 - Je suis prêt.
- Verchères éteignit sa lumière.
- Il mit son revolver entre ses dents.
- Lentement, il posa le pied sur le premier échelon.
- L'échelle n'était pas très solide, mais l'ex-gentleman-cambrioleur en avait vu bien d'autres.

Il était décidé à monter.

Rien ne l'arrêterait.

Mais que trouverait-il en haut ?

Rencontrerait-il le fantôme ?

XII

Verchères avait peine à respirer tellement ça sentait mauvais. Plus il montait, plus l'odeur était forte.

— Ce n'est certainement pas un rat mort qui dégage cette senteur là, se dit Verchères.

Tout à coup, Verchères entrevit la vérité.

Il venait de deviner pourquoi le fantôme voulait à tout prix chasser les Dupont du château.

Mais l'ex-gentleman était rendu au bout de l'échelle.

Il touchait le troisième étage.

Lentement il mit le pied sur le plancher.

Il prit son revolver dans sa main.

Tout à coup il vit une ombre qui remuait devant lui.

Verchères se prépara à bondir, car il n'aimait

pas faire feu.

Mais comme il allait se jeter sur l'assaillant, il se sentit frapper derrière la tête.

Tout tourna devant lui, et, sans un cri, il tomba évanoui sur le plancher.

Aussitôt, une lumière de poche s'alluma :

– Pierre, tu n'est pas blessé ?

– Non.

Vertal s'avança vers son compagnon.

– Qui était cet homme ? demanda Pierre.

– Un imbécile. L'un des deux Pilon.

– Celui qui se nomme Guy ?

– Oui.

– C'est drôle mais sa figure ne m'est pas inconnue.

– Nous n'avons pas le temps de discuter de cela ?

Une longue boîte se trouvait aux pieds des deux hommes.

– Tu as enfermé le cadavre ?

- Oui.
 - Alors descendons-le.
 - Que faisons-nous de cet imbécile, demanda Pierre, en montrant Guy Verchères étendu sur le plancher.
 - Laissons-le ici. Il mourra certainement empoisonné. On croira à un crime du fantôme du château.
- Et les deux hommes firent entendre un affreux ricanement.
- Pendant ce temps, au dehors, Paul Verchères discutait avec le gros Belœil.
- Je te dis que tu es mieux d'attendre.
 - Mais voilà près de dix minutes que Guy est entré. Il est certainement arrivé quelque chose.
 - Guy a dit qu'il nous avertirait par un coup de feu.
 - Il n'a peut-être pas pu tirer.
- Paul prit une décision.
- Eh bien, restez ici si vous voulez, mais, moi, j'entre.

Alors Théo Belœil décida d'agir.

Il appela trois de ses hommes.

– Nous allons pénétrer à l'intérieur, dit-il, vous allez venir avec moi.

– Très bien.

– Les autres, restez ici. Surveillez bien. Ne laissez sortir personne.

Paul Verchères, suivi de Belœil et de ses hommes s'avança vers le château.

Cependant, à l'intérieur, Vertal, aidé de son complice, était à descendre la boîte qui contenait un cadavre.

– Elle est pesante.

Vertal descendit le premier dans l'échelle de corde.

– Descends la boîte, commanda-t-il, lentement.

Pierre mit toute sa force et poussa la boîte dans le trou.

Vertal l'accota sur ses épaules.

– Lentement... descend ?...

Pierre, tenant l'autre bout, descendit lentement l'échelle de corde.

Après une couple de minutes d'efforts, le cercueil était rendu au deuxième étage.

– Ouf, le plus dur est fait, dit Vertal. Nous n'aurons maintenant qu'à la laisser glisser le long de l'escalier de pierre.

Tout à coup, ils s'arrêtèrent surpris.

– Tu as entendu, dit Vertal.

– Mais oui.

– On a parlé en bas.

Pierre s'approcha de l'escalier.

– Dieu !

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Nous sommes pris.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Oui, il y a des hommes armés jusqu'aux dents, en bas.

– Quoi ?

– J'en ai vu trois.

Vertal prit une décision.

– Tu as ton fusil.

– Oui, il est là.

Pierre le ramassa dans un coin.

– Nous allons défendre chèrement nos vies.

Les deux hommes s'agenouillèrent près de l'escalier, prêts à tirer sur la première personne qui apparaîtrait.

En bas, les hommes de Belœil avait fouillé la maison

– Vous n'avez rien trouvé ?

– Non.

Alors, Guy doit être en haut, dit Paul.

Un des hommes de Belœil se dirigea vers l'escalier.

Mais il n'alla pas loin.

Une balle de fusil lui passa à deux pouces de la tête et il recula vivement.

– Vous voyez, j'avais raison, dit Paul.

Belœil s'approcha de l'escalier et cria :

– Inutile de vouloir vous défendre, en haut, vous êtes cernés. Descendez.

La voix de Vertal répondit :

– Venez nous chercher.

Belœil semblait en proie à une vive émotion.

Il se tourna vers l'un de ses hommes.

– Fais entrer les autres.

– Bien chef.

Le policier sortit.

– Il n'y a pas d'autres escaliers menant en haut ? demanda le gros Théo à Paul Verchères.

– Non, il n'y a que celui-là.

– Il y aura de la casse. Ce n'est guère intéressant, il va falloir envoyer mes hommes à la mort.

Les autres policiers entraient dans le château.

– Mes amis, leur dit le gros Théo, il va falloir déloger l'homme ou les hommes qui sont en haut. C'est presque courir à une mort certaine, mais il

le faut.

Belœil connaissait son devoir. C'était un brave

— Je vais monter le premier. Vous me suivrez. Si je tombe, ne vous occupez pas de moi. Continuez.

En haut, les deux bandits ricanaien en entendant parler Belœil.

— Nous allons vous recevoir, dit Vertal.

Mais au moment où il épaulait son fusil pour tirer, il reçut une terrible poussée dans le dos et il tomba dans l'escalier.

C'était Guy Verchères, le courageux ex-gentleman cambrioleur, qui après avoir repris connaissance, décida de venir en aide aux hommes de Beleil.

Se servant de l'échelle de corde comme d'un tremplin, il prit son élan et se laissa tomber sur les épaules de Vertal comme celui-ci se préparait à tirer.

Vif comme l'éclair, Verchères se retourna vers Pierre et lui asséna un coup de poing en pleine poitrine.

L'homme tomba à la renverse.

Une lutte terrible s'engagea.

Mais Guy Verchères était habitué à ce genre de bataille.

Au bout de quelques secondes, il réussit complètement à maîtriser son adversaire.

Le règne des fantômes du château était terminé.

Mais quel était le cadavre qui reposait au fond de la boîte ?

XIII

Le même soir, les deux Verchères étaient installés confortablement dans le salon du gros Théo Belœil.

— Et bien, Guy, je te dois une fière chandelle, commença Belœil. Sans toi, je ne serais probablement plus de ce monde.

— C'est la chance, fit humblement Guy.

— Le cadavre a été identifié ? demanda Paul.

— Oui. C'est celui d'un millionnaire, disparu depuis quelque temps.

— Ah oui, je me rappelle, fit Guy, un nommé Baker, je crois ?

— Justement.

Belœil se grattait la tête.

— Mais je ne comprends pas comment il se fait que son cadavre fut au château

- Tu ne comprendras jamais rien, dit Guy.
- Allons, allons, explique-moi.
- Voici ce que je crois. Vertal et Pierre son complice, ont fait connaissance avec le millionnaire Baker.
- Ensuite ?
- Un millionnaire a toujours beaucoup d'argent sur lui. Les deux hommes ont décidé de s'en emparer. Mais il fallait choisir un endroit propice pour accomplir leur œuvre.
- Ils ont choisi le château.
- Justement. À l'aide d'une fausse clef, Vertal a réussi à entrer.
- Une minute, dit Belœil, comment se sont-ils pris pour emmener Baker jusque-là ?
- Eh bien Baker était un savant qui a fait des recherches sur l'antiquité. Les monuments, les châteaux, etc... Rien n'était plus facile. Donc Vertal a emmené Baker au château et l'a fait visiter. Mais une désagréable surprise attendait le millionnaire au troisième. Le complice de Vertal, caché, a assassiné le millionnaire. Ils l'ont

dépouillé de son argent.

— Mais pourquoi ont-ils laissé le corps là ?

— Ce n'était pas leur intention, ils voulaient l'enterrer dans le vieux cimetière. Ils avaient même préparé une sorte de cercueil à cet effet. Mais si vous vous souvenez bien Baker est disparu la même journée que les Dupont sont arrivés au château. Je suppose donc que les deux bandits ont été dérangés par l'arrivée des Dupont. Ils ont laissé le cadavre là et se sont enfuis. Vertal a loué la maison non loin du château et guettait la première occasion pour sortir le cadavre du château.

Belœil reprit la parole :

— Et comme l'occasion ne se présentait pas. il a inventé cette histoire de fantômes.

— L'as-tu soupçonné tout de suite ?

— Non, car c'est son domestique qui jouait le fantôme, et chaque fois qu'une manifestation se produisait, Vertal était avec nous.

— En tout cas, tout est bien qui finit bien, conclut le chef de l'escouade provinciale des

homicides.

Belœil se leva et alla à son bureau.

Il en sortit une enveloppe qu'il remit à Guy Verchères.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Regarde.

– Verchères ouvrit l'enveloppe.

– Un chèque de deux mille dollars... mais pourquoi ?

– Tu ne te souviens pas, la récompense promise pour la découverte de Baker ?

– Ah oui. Alors cet argent est bien à moi ? demanda Guy.

– Parfaitement et tu la mérites.

L'Arsène Lupin canadien sourit :

– Tant mieux, c'est un beau cadeau que je vais remettre à mes amis... les pauvres.

Cet ouvrage est le 594^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.